désirs et des derniers sentiments du mourant à leur égard. Beaucoup entraient dans une église pour la première fois. Aujourd'hui, une croix plantée sur sa tombe porte cette inscription : « Ici repose Joseph Paskoua, chef indien, mort le 15 mars 1890, âgé de soixante-dix ans, régénéré par le saint baptême »,

J. HUGONNARD, prêtre, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DE MGR GRANDIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Evêché de Saint-Albert, le 6 avril 1889.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je pense vous avoir dit que le P. LE GOFF a quitté sa Mission de Saint-Raphaël et s'est rendu au Canada civilisé, dans le but d'y faire imprimer plusieurs ouvrages en montagnais. Cette langue étant, je crois, la plus difficile de toutes celles qui se parlent dans notre immense Nord-Ouest, je ne voudrais pas, pour beaucoup, que le fruit de plus de vingt-cinq années de travail fût perdu pour nos sauvages et surtout pour ceux de nos Pères qui seront, un jour, appelés à continuer notre œuvre. Le Père quittait donc sa Mission au mois de décembre dernier, y laissant le cher P. PÉNARD, arrivé depuis peu de temps, qui pouvait à peine balbutier quelques mots dans la langue du pays, mais qui pouvait, au moins, dire la sainte Messe, faveur grandement appréciée de sauvages bons chrétiens, comme le sont nos Montagnais. Le P. LE GOFF n'avait pas une petite tâche à remplir. Le tout n'était pas de trouver une imprimerie et de corriger les épreuves. Il fallait avoir de quoi payer. L'impression seule, sans compter la reliure (et les livres pour les sauvages doivent être reliés solide-

ment), coûtera de 8 à 9000 francs au moins. Or, le Père avait à peine 1 500 francs, que le gouvernement lui avait alloués pour l'impression de sa grammaire. Comment trouver le reste ? Le trouvera-t-il jamais? Heureusement, il s'est rencontré, à Montréal, avec Mgr Taché et Mgr Clut. Mieux que personne, ces vénérés prélats comprennent l'importance des travaux du P. Le Goff ; ils ont eu la bonté de l'appuyer de leur autorité, de l'aider à se procurer quelques fonds et de soutenir son courage, abattu non seulement par les difficultés qu'il rencontrait dans la réalisation de son œuvre, mais encore par les tristes nouvelles qui arrivaient de sa Mission (1).

Le P. Dauphin, successeur de nos martyrs à la Mission du lac d'Oignon, dédiée à Notre-Dame du Rosaire, m'écrivait, à la date du 7 février : « Votre lettre ne pouvait arriver plus à propos pour moi et pour le cher P. Pénard, actuellement avec ses Montagnais ravagés par la petite vérole. Ce cher Père était venu passer quelques jours avec moi, et j'avais profité de sa présence ici pour aller visiter les sauvages du lac la Grenouille. Je fus bien surpris, à mon retour, de ne plus le trouver. Il avait dû repartir subitement avec des Montagnais, qui étaient venus le chercher en toute hâte. Huit jours après, deux autres Montagnais arrivent, porteurs d'une lettre dans laquelle le pauvre P. Pénard me faisait connaître ses angoisses et son embarras. Le lendemain, je me mis en route pour aller lui porter secours ; j'avais le cœur bien gros en laissant mes pauvres sauvages, eux-mêmes bien effrayés du fléau qui pouvait fondre sur eux d'un moment à l'autre. Avant

(1) Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le R. P. Le Goff a pu mener son œuvre à bonne fin et qu'il est retourné dans sa Mission après avoir fait imprimer, l'année dernière, six gros volumes. « Travail gigantesque », dit un journal qui promet d'en donner un compte rendu détaillé. (*Note de la Rédaction.*)

de m'éloigner, j'allai me prosterner au pied de l'autel, et je conjurai le Sacré Cœur de veiller lui-même sur mes enfants pendant mon absence, promettant de faire dire une messe à Montmartre, si la maladie les épargnait et s'il n'y avait pas de morts parmi eux. J'ai passé onze jours à la Mission de Saint-Raphaël, et, presque tous les sauvages se sont confessés en cris. Dimanche dernier, dans l'instruction que je leur adressai, je ne pus retenir mes larmes à la pensée que j'allais les quitter; le soir encore, après l'office, plusieurs venaient me trouver et me disaient : « Père, ne nous abandonne pas ! » Mais j'avais peur pour les miens. Je laissai donc le P. Pénard bien triste ; je suis arrivé ici hier soir, et déjà on est venu me chercher pour quatre malades qui ont une grosse fièvre ; serait-ce la maladie ? » Par le même courrier, je recevais la lettre suivante du cher P. Pénard : « Dès l'apparition de la maladie, je craignis que ce ne fût la petite vérole, car je trouvais exactement tous les symptômes que M. Simpson, le commerçant de la place, m'avait indiqués, et je n'eus plus de doute, lorsque, dans une seule nuit, je vis trois morts dans la même Réserve. Chaque maison, du côté du lac d'Oignon, avait trois, quatre malades et plus ; vous devez penser quel était mon embarras et mon affliction au milieu de tous ces morts et de tous ces mourants, auxquels, vu mon ignorance de la langue, je ne pouvais donner presque aucune parole de consolation, que je ne pouvais confesser que très imparfaitement, avec un questionnaire très incomplet et assez peu intelligible, que je fus obligé de me faire moi-même ; j'envoyai donc dire au P. Dauphin la triste position dans laquelle je me trouvais, le priant de venir passer quelques jours à Saint-Raphaël, pour confesser, au moins, ceux qui comprennent le cris. Il est ici maintenant ; depuis son arrivée, nous avons encore eu une

mort, et plusieurs nouveaux cas viennent de se déclarer dans l'autre partie de la Réserve. Il a confessé les malades, et presque toutes les personnes valides qui peuvent le comprendre ont profité de sa présence. Il va partir demain, car il craint que la maladie n'ait fait son apparition au lac d'Oignon.

« Ces morts, si nombreuses pour une petite population comme la nôtre, ne m'étonnent pas ; ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas eu davantage, étant donné le peu de précautions que prennent ces pauvres sauvages et le régime qu'ils suivent. Pas d'autre boisson que de l'eau à la glace, et pas d'autre nourriture que du poisson. C'est un régime qu'aucun médecin n'a encore prescrit, je crois, à ses malades ou à des convalescents. Aussi, malgré notre pauvreté, ai-je partagé avec eux nos petites provisions de thé, de viande et de farine. L'agent du gouvernement a fini par leur faire lui-même quelques distributions ; mais qu'est-ce que c'est pour tant de monde, surtout après que la chasse d'automne a été à peu près nulle et que, depuis Noël, les chasseurs n'ont pas pu s'éloigner de la Réserve !

« Le P. Le Goff m'a fait espérer que vous viendriez nous voir ; quel désappointement, si vous ne pouviez tenir votre promesse ! Ne croyez pas, cependant, que je sois malheureux avec mes sauvages. Je me plais, au contraire, beaucoup au milieu de ces bons Montagnais, qui, certes, ont leurs défauts, mais que je mets bien au-dessus des chrétiens de la vieille Europe et de notre France catholique. Je les aime donc, malgré leur malpropreté, et, avec l'aide de Dieu, j'espère les aimer de plus en plus. »

Après avoir lu ces deux lettres, je restai bien convaincu que la maladie dont on me parlait n'était pas la petite vérole, mais bien un diminutif, espèce de fièvre

scarlatine incomparablement moins dangereuse. Cependant je crus bon d'aller visiter ces pauvres sauvages et de leur procurer la consolation de se confesser dans leur langue et d'accomplir le devoir pascal un peu par anticipation.

La saison était peu propice pour un pareil voyage. Voici venir le printemps et, avec le printemps, la fonte des glaces. Si nous n'avons pas à craindre encore la débâcle, nous redoutons que la glace des rivières ne soit déjà trop faible pour porter nos voitures et nos chevaux ; en tout cas, nous aurons besoin de prendre beaucoup de précautions. C'est, en même temps, une époque de neige ; il peut en tomber une grande quantité, et nous courons risque d'être arrêtés en chemin et mis dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Enfin, la terre, encore gelée, n'est pas une route commode pour les voitures légères, les seules cependant que nous puissions employer. Mais, à la garde de Dieu ! Nous faisons nos préparatifs de voyage : une tente, des couvertures, une chapelle de missionnaire, une petite batterie de cuisine, des provisions non seulement pour nous, mais encore pour les Missions que nous rencontrerons sur notre route, du grain et même du foin pour nos chevaux, toutes choses bien embarrassantes, mais indispensables.

Le dimanche 10 mars, j'ordonnai prêtre le F. Vachon, et, trois jours après, nous partions de Saint-Albert, lui pour aller au secours du P. Cochin, à Battleford, et moi, avec le F. Landry, pour aller visiter la Mission de Saint-Raphaël. Le P. Thirien, venu de la Mission de Notre-Dame de Lourdes, devait nous prêter le secours de sa voiture et nous accompagner jusqu'à la première halte, où nous avions donné rendez-vous au P. Mérer. Nous y arrivâmes le 14. Cette station est une Réserve de sauvages infidèles ou protestants, parmi lesquels se trouvent

quelques catholiques. Le P. Mérer nous y avait devancés. Un bon catholique nous céda sa baraque pour la nuit, et nous réussîmes, non sans peine, à y trouver une place pour ma Grandeur et mes trois compagnons.

Le lendemain, à cause de l'heure matinale du départ, j'eus seul la consolation de dire la sainte messe ; mes compagnons y firent la sainte communion. Puis, après un rapide déjeuner, le P. Tamien nous faisait ses adieux pour retourner à sa Mission de Notre-Dame de Lourdes, et nous, nous prenions le chemin de Saint-Paul des Cris, Mission du P. Mérer, laquelle devra désormais être fixée sur les bords du lac La Selle. Nous n'y arrivâmes que le soir, bien fatigués.

La demeure du P. Mérer se compose de deux petites baraques valant à peu près celle où nous avons passé la nuit dernière. Le Père en habite une et y dit la sainte messe; un sauvage habite l'autre, et, le dimanche, elles sont mises en communication pour permettre aux sauvages d'assister aux offices.

Il s'agit de bâtir là une maison-chapelle. Ces pauvres sauvages sont restés bien des années sans prêtre, et un ministre, qui est venu se fixer au milieu d'eux, a réussi à en gagner un certain nombre au protestantisme. Les catholiques ne sont guère qu'une centaine, encore très ignorants, mais bien disposés à profiter de la présence du missionnaire. Le révérend ministre, ayant quelques motifs de croire que ceux qu'il nous a ravis pourraient bien lui échapper et revenir à nous, ne néglige rien pour fanatiser ses adeptes, et il n'y réussit malheureusement que trop. Tous les chefs et conseillers sont protestants, et ilscherchent, par tous les moyens possibles, à nous empêcher de bâtir notre maison à un point central; on leur a dit que nous sommes des accapareurs, que nous voulons tout do-

miner; ils le croient et ils veulent se protéger contre nos prétendus envahissements.

Dans la matinée du 16, je vis les sauvages et je fis visite aux différents employés du gouvernement. Après le dîner, laissant les PP. Merer et Vachon à la Mission Saint-Paul, je m'avançai, avec le F. Landry, vers le lac des Œufs, éloigné de 15 à 18 milles, sur les bords duquel j'espérais rencontrer un certain nombre de métis sauvages. Mon intention était de passer le dimanche avec eux. Au village, où nous nous étions rendus directement, nous ne trouvâmes personne; toutes les maisons étaient abandonnées; on en avait même enlevé les châssis de parchemin, dans la crainte qu'ils ne fussent dévorés par les loups. Après avoir marché longtemps dans la direction où nous pouvions les supposer, le F. Landry, qui a encore ses yeux de quinze ans, finit par découvrir leur campement, où nous eûmes beaucoup de peine à arriver avant la nuit. Ce fut une véritable surprise pour ces pauvres gens, qui ne s'attendaient guère à pareille visite. Il y avait là quatre familles, dont trois assez nombreuses, tous parents entre eux, venus en cet endroit pour la chasse des animaux à fourrure.

Toute la journée du dimanche fut consacrée à instruire ces bons sauvages, à les confesser et à les préparer à la communion et, pour quelques-uns, à la Confirmation que je devais leur donner le lendemain. Le soir, après avoir achevé l'office à Saint-Paul, les PP. Mérer et Vachon vinrent nous rejoindre, non sans avoir erré quelque temps avant de nous trouver; je dus même envoyer à leur rencontre, la nuit ne permettant plus de distinguer notre campement.

La journée du 18 ne devait pas être bien fatigante. Nous prîmes donc tout notre temps pour dire nos messes et accomplir toutes les cérémonies. Ce qui ne nous em-

pêcha pas d'arriver de bonne heure, dans la soirée, à la rivière d'Orignal. L'hospitalité la plus bienveillante et la plus généreuse nous y attendait chez M. Potdevin, opérateur du télégraphe. C'est une faveur d'autant plus appréciée qu'elle est plus rare. Il est vraiment fâcheux que de telles familles ne soient pas plus nombreuses dans ces parages. Bien qu'à une distance de 60 et 80 milles de la Mission du lac d'Oignon et de celle de Saint-Raphaël, M. et Mme Potdevin rendent les plus grands services aux missionnaires de ces deux résidences. C'est Mme Potdevin qui lave et raccommode le linge d'église, service inappréciable dans ces Missions sauvages.

La fête de saint Joseph nous apporte la consolation de dire tous la sainte messe; mais elle ne nous empêche pas de nous remettre en voyage et d'être, à midi, sur les bords de la rivière Grenouille, en face de cette Mission de Notre-Dame de Bon Conseil où reposent encore les restes de nos martyrs. Le P. Dauphin, prévenu par télégramme, y arriva presque en même temps que nous, accompagné du P. Pénard, qui était venu se reposer près de lui de ses fatigues et des anxiétés que lui avait causées la maladie de ses sauvages, et de deux soldats catholiques qui avaient obtenu un congé pour la circonstance. Le P. Pénard, encore novice dans l'art de voyager, voyant tomber un peu de neige, s'était rendu chez son voisin en voiture d'hiver ; mais la neige disparut bien vite et la voiture devint un meuble inutile. Heureusement le cheval restait, sans selle, il est vrai ; mais un missionnaire ne se laisse pas arrêter ni même troubler pour si peu. C'est dans ce modeste équipage qu'il acheva son voyage.

C'était une bien douce consolation de nous rencontrer six Oblats ensemble, en ce jour de si grande fête pour toute notre famille religieuse. Mais elle fut de courte durée ; nous étions à peine réunis qu'il fallut nous sépa-

rer. Après le dîner, que le F. LANDRY s'efforça de rendre un peu plus solennel, le P. DAUPHIN partait avec le P. VACHON, qu'il devait conduire ou faire conduire à Battleford; le P. MÉRER revenait sur ses pas chez M. Potdevin, et moi-même, avec le P. PÉNARD et le F. LANDRY, je prenais la direction de Saint-Raphaël. Nous allâmes camper à 20 milles plus loin, sur les bords d'une petite rivière, là même où, il y a quelques années, le R. P. Visiteur et moi avons rencontré le P. LE GOFF. Le F. LANDRY coupe deux bâtons, les plante en terre et y fixe notre tente : ce sera notre abri pour la nuit et notre chapelle pour la messe du lendemain.

Nous touchons au but de notre voyage. Ce même jour, 20 mars, après une semaine entière de marche, nous arrivons, vers les 3 heures de l'après-midi, à la Mission de Saint-Raphaël. Les premiers sauvages qui nous aperçoivent tirent force coups de fusil : le signal est compris. De toutes parts, les détonations se font entendre. Dans plusieurs maisons, les hommes et les jeunes gens sont absents, mais il y a des fusils : les femmes, des enfants de huit et dix ans, s'en emparent et font vaillamment le coup de feu. Tout ce monde accourt à notre rencontre et arrive à la Mission presque en même temps que nous. Il n'est guère possible de vous donner une idée de la joie de ces bons chrétiens; depuis le départ du P. LE GOFF, ils n'avaient pas vu de prêtre parlant leur langue, et puis, ils avaient tant souffert ! Sans doute, le nombre des morts n'a pas été aussi considérable qu'on aurait pu le croire d'après certains bruits; mais à peu près tous avaient été malades. Ces circonstances leur faisaient apprécier encore davantage le bienfait de ma visite. Mais, jamais bonheur complet : beaucoup de chefs de famille, beaucoup de jeunes gens sont absents, dispersés dans toutes les directions pour se procurer des fourrures, car

c'est la dernière partie de la saison, et ils n'ont rien pu faire de l'hiver.

Je restai avec eux jusqu'au 25 ; tous les jours, après la sainte messe, je leur faisais une instruction, à laquelle ils assistaient tous, et le P. Pénard m'assure que, depuis qu'ils ont une cloche, il y a, tous les matins, quinze ou vingt personnes à la messe. Et ne croyez pas qu'ils soient tous autour de la Mission ; ils doivent faire au moins 1 ou 2 milles de chemin pour venir à l'église. Dès le lendemain de mon arrivée, je confessai les enfants. Je ne pus empêcher beaucoup d'adultes de se présenter aussi ; ceux qui s'étaient confessés en *cris* ne pouvaient croire l'avoir fait validement ; il fallait recommencer. Le dimanche 24, je passai au confessionnal tout le temps qui ne fut pas pris par les offices. A Saint-Albert, je refuse de confesser les femmes, ma surdité ne me permettant pas d'entendre au travers d'une grille ; là, je dus admettre tout le monde ; on m'envoyait même de tout petits enfants de cinq ou six ans. Pour ne pas faire de la peine aux parents, je leur faisais réciter une prière, les bénissais et les renvoyais. Le soir, j'étais bien fatigué, mais en même temps bien consolé. Tous les sauvages un peu éloignés étaient venus camper autour de la Mission, si bien que, le 25 au matin, tous étaient réunis pour communier à ma messe, que je dis à 7 heures. Je n'avais pas cru d'abord devoir admettre à la première communion. Cependant, quatre jeunes gens ayant fortement insisté, comme, par ailleurs, je les trouvais suffisamment instruits et bien notés du P. Pénard, je ne crus pas devoir leur refuser cette consolation. Autrefois, nous n'admettions les sauvages à la communion qu'avec beaucoup de réserve et généralement pas avant le mariage ; mais, maintenant qu'ils sont sérieusement christianisés, nous n'avons plus les mêmes raisons d'être aussi sévères ; nous devrons

même combattre l'éloignement de quelques-uns pour ce remède divin, dont ils s'abstiennent par un respect exagéré. C'est ainsi qu'un homme de plus de quarante ans n'a fait sa première communion que sous la menace de la mort. Un autre, qui en a plus de cinquante, ne l'avait pas encore faite, bien qu'il vécût, on peut le dire, très chrétiennement ; il n'osait pas communier, parce que, contrarié par certains membres de sa famille, il ne savait pas retenir un reproche, une parole piquante. Je lui ai fait déposer ce scrupule, il a communié et a été confirmé. Parmi ceux que j'ai cru devoir admettre à la première communion, se trouvait un orphelin âgé de quatorze ans, fils d'un Montagnais et d'une Crise. Les orphelins, surtout chez les sauvages, sont toujours un peu les boucs émissaires ; aussi le chef de famille où cet enfant vivait jugea-t-il à propos de m'avertir de ses défauts. Je lui répondis que j'étais persuadé que le pauvre enfant avait tous les défauts dont on l'accusait et bien d'autres encore ; mais aussi que j'espérais que la sainte communion l'aiderait à se corriger. On dut, à la maison, faire des observations au petit communiant, car, après s'être avancé timidement avec les autres, il n'osa faire le dernier pas, attendant, sans doute, un nouveau signe de ma part. Après la messe du P. Pénard, il reçut la Confirmation; puis, quand tout fut fini, son oncle vint m'avertir qu'il n'avait pas communié. Le pauvre enfant était désolé et je l'étais moi-même, car je devais partir après le déjeuner ; de son côté, le P. Pénard devait retourner auprès du P. Dauphin pour le remplacer, au cas où celui-ci se déciderait à accompagner le P. Vachon à Battleford, et nous avions consommé toutes les Saintes Espèces. Enfin, je dis à l'oncle, qui ne craignait plus de voir communier son neveu : « Je ne vois qu'un moyen : c'est qu'il vienne avec nous au campement de ce soir ; il y aura pour lui

une place dans la voiture du P. PÉNARD, mais il devra revenir à pied. » La proposition fut acceptée avec joie par l'oncle et surtout par le neveu. Cependant, il nous en coûtait de faire parcourir à un enfant de cet âge, seul et à pied, une distance si considérable. Par ailleurs, comme le P. PÉNARD devait revenir au lac d'Oignon, un compagnon ne lui serait pas inutile. Il fut donc décidé que le petit jeune homme irait avec le Père au lac d'Oignon et reviendrait ensuite avec lui à Saint-Raphaël. C'est toujours au dernier moment que ces pauvres gens ont le plus de choses à nous dire ; aussi, malgré tout ce que nous pûmes faire pour hâter notre départ, il était près de midi quand nous nous mîmes en route, salués, comme à notre arrivée, par les salves de mousqueterie. Nous allâmes dresser notre tente à la petite rivière où nous avions déjà campé le 19 au soir. Le lendemain 26, je dis la messe de la Propagation de la Foi; d'autre part, nous faisions l'office votif des Saints Apôtres. La récitation de cet office, la célébration de cette messe dans ce silence et cette immensité de la solitude, sur la limite des terres des Montagnais et des Cris, avec cet enfant, représentant les deux tribus, qui faisait sa première communion, non loin des restes de nos martyrs, qui avaient parcouru ce pays dans toutes les directions et, finalement, l'avaient arrosé de leur sang: tout cela me remuait jusqu'au plus profond de l'âme. Le froid était vif, mais je n'en avais pas conscience. Les belles prières de la messe de la Propagation de la Foi, en un tel lieu et dans de telles circonstances, avaient un charme si pénétrant, qu'il m'enlevait au sentiment de la souffrance. Pendant la messe, le P. PÉNARD, à genoux près du feu, récitait tout haut le chapelet et le jeune communiant lui répondait. Il est facile d'avoir des premières communions plus solennelles, mais je n'en connais pas de plus émouvante que

celle de cet enfant sauvage, seul, au milieu du désert.

Après le dîner, pris sur les bords de la rivière Grenouille, le P. Pénard passa à l'autre bord avec son jeune compagnon et prit la direction du lac d'Oignon. Je restai seul avec le F. Landry et nous allâmes ensemble goûter une seconde fois l'hospitalité de M. Potdevin. J'étais bien fatigué le soir, presque malade ; mais une bonne nuit, passée dans cette maison, me remit complètement. Ce repos était bien nécessaire à la veille des fatigues qui nous attendaient.

Le reste de notre voyage ne sera qu'une suite ininterrompue d'épreuves et de souffrances. Le premier soir, manquant d'eau à l'endroit que nous avions d'abord choisi pour notre campement, nous allons plus loin sur les bords d'un lac. L'eau y était en abondance, mais presque pas de bois pour notre feu, plus nécessaire que jamais, car le froid était vif et la neige commençait à tomber. Heureusement le F. Landry n'a pas son pareil pour dresser une tente et disposer les couvertures de manière à nous protéger contre le froid le plus pénétrant.

Le lendemain, c'est une rivière dont la première glace avait été recouverte d'eau depuis notre passage ; cette eau, s'étant gelée, avait formé une nouvelle glace, trop peu solide pour porter nos chevaux, mais qui pouvait leur écorcher les pieds et occasionner des accidents. Le Frère dut tracer un passage à travers cette glace dans toute la largeur de la rivière.

Comme le Frère s'était mouillé les pieds en faisant ce travail, nous nous arrêtâmes chez un bon catholique, pour nous réchauffer un peu. Nous y apprenons la terrible nouvelle de l'incendie de notre moulin, apportée par le télégraphe. Le moulin et toutes les machines qui nous servaient pour scier et préparer le bois ont été la

proie des flammes; on espérait, cependant, qu'une bonne partie des planches et de la farine aurait été épargnée. Tout en faisant un acte de soumission à la sainte volonté de Dieu aussi parfait que possible, je ne pus me défendre d'une peine bien grande. J'espérais tout de ce moulin. J'avais hâte d'arriver pour savoir à quoi m'en tenir. Le P. Mérer, que nous avions retrouvé à sa Mission de Saint-Paul, voulut bien nous accompagner pour nous prêter main forte au passage des rivières que nous devions encore rencontrer, avant d'arriver à Saint-Albert. Nous redoutions surtout la rivière Terreblanche; et, de fait, lorsque, le soir, nous arrivâmes sur ses bords, nous n'osâmes risquer la traversée. La glace ne nous paraissait pas suffisamment solide. Le froid de la nuit la durcit et, le lendemain matin, elle offrait beaucoup moins de danger. Pendant que je préparais l'autel pour le saint sacrifice, le Père et le Frère n'eurent pas trop de peine à faire passer à l'autre bord la voiture allégée d'une bonne partie de nos bagages. Après la messe et le déjeuner, nous transportâmes sur notre dos les bagages qui restaient; puis, ce fut le tour des chevaux qui, partie sur la glace, partie à gué, parvinrent, non sans difficultés, à l'autre bord. Le P. Mérer nous fit ensuite ses adieux. Le pauvre Père espérait encore qu'une bonne partie de nos planches étant sauvée, nous pourrions donner suite à notre projet de lui construire une maison-église. Il en coûte de renoncer si vite à toute espérance. Le lendemain à midi, samedi 30 mars, nous arrivions au moulin. Hélas ! pas une planche, pas une poignée de farine: tout, absolument tout, était détruit; il ne restait que la maison. Le pauvre F. Avrillon, si heureux des services que rendait son moulin, était là seul, surveillant l'incendie qui n'était pas encore éteint et qui ne l'est pas encore aujourd'hui, après quatorze jours. Je ne pus retenir mes larmes en l'em-

brassant. Je mesurai toute l'étendue de nos pertes. Les planches, la farine, le blé, même le blé de semence, encore une fois tout avait disparu. Le chemin de fer devant passer dans nos parages, je pouvais espérer vendre cette propriété de 25 à 30000 piastres (la piastre vaut 5 fr. 15). C'eût été juste ce qu'il faut pour bâtir les églises et les maisons dont la nécessité se fait partout sentir. Nous avions de la farine à vendre, du bois à vendre ; maintenant, il nous faut tout acheter. J'avais construit ce moulin pour le profit et l'avantage de nos œuvres sans doute, mais surtout pour encourager la culture. Sous ce rapport, sa mission est remplie ; aujourd'hui, les industriels ne manquent pas : il y a, dans le pays, des moulins à vapeur, et ils se multiplieront. Cependant, les colons de Saint-Albert et des environs ont plus ou moins souffert, comme nous, de l'incendie. Pour mouture, nous prenions peu de chose et nous ne prenions rien aux pauvres. Il est bien probable que ce système changera.

Le découragement dans lequel l'incendie survenu a plongé plusieurs de mes pauvres métis et l'offre d'un colon anglais et protestant sont les meilleures preuves des services que notre moulin a rendus et rendrait encore au pays. Le colon protestant me faisait dire : « Après mes ensemencements, je consacrerai, pour réparer le moulin, deux mois de mon temps et donnerai 25 piastres pour aider à acheter les machines. » Les colons fixés aux environs du moulin m'ont également fait prier de ne pas reculer devant la dépense ; ils s'imposeront des corvées pour nous venir en aide. Je suis sûr que, si je faisais appel à la population pour la reconstruction du moulin, la plupart des colons se prêteraient à cette œuvre, chacun selon ses moyens ; mais je n'y puis penser ; une pareille entreprise ne me paraît plus aujourd'hui la part de mes missionnaires. Lorsque le moulin marchait bien, je l'au-

rais volontiers cédé à une colonie de Trappistes, renonçant au bénéfice que je pouvais en espérer. Le bien produit par ces dignes religieux m'eût apporté une ample compensation. Le bon Dieu a, sans doute, des plans différents des miens, et ses plans sont les bons. Néanmoins, ne les voyant et ne les comprenant point avec mes faibles vues, je ne sais que faire pour soutenir mes nombreuses Missions et y bâtir les églises et autres constructions nécessaires.

J'arrivai à Saint-Albert le samedi soir 30 mars. Malgré tous les actes de soumission à la volonté de Dieu que j'avais faits et faisais encore, je ne pus contenir mon émotion à la vue de nos chers Pères et Frères. Avant de terminer, je devrais vous donner, bien-aimé Père, quelques nouvelles de nos autres Missions, mais ce sera pour mon prochain rapport. Laissez-moi seulement jeter un coup d'œil général sur notre situation actuelle, et sur les difficultés que nous crée le nouvel état de choses.

Je ne sais vraiment pas quelles sont les vues de la Providence sur cet immense pays. Avant deux ans, paraît-il, le chemin de fer arrivera jusqu'ici ; on peut facilement prévoir quelles seront les conséquences de ces nouvelles facilités de communication. J'avoue, pour ma part, que j'en suis quelque peu effrayé. Ni les sauvages, ni les métis, ni nous-mêmes, ne sommes préparés pour cette civilisation, qui, je puis le dire, nous poursuit. Il faudrait nous multiplier, multiplier nos établissements, pour protéger les sauvages contre les abus qu'elle apporte avec elle, pour sauver tous ces étrangers qui nous arrivent chaque année, et dont beaucoup paraissent fort éloignés du royaume de Dieu.

Les ministres de l'erreur nous harcèlent de toutes parts ; tous veulent avoir le titre de missionnaire des sauvages. Notre gouvernement, sans être impie, est sur-

tout protestant, et, tout en se donnant comme libéral, il ne laisse que trop voir ses préférences. Il prétend, pour ce qui est des sauvages, devoir accorder les mêmes faveurs à toutes les dénominations religieuses. Ce faux libéralisme est, en réalité, une criante injustice envers nos pauvres sauvages, qui sont en grande majorité catholiques. Presque tous les employés que le gouvernement envoie auprès d'eux sont protestants, et vous ne sauriez croire tous les désagréments qui en résultent pour nous et, parfois, quelles injustices pour nos fidèles.

C'est cette manière d'agir qui a été, on peut le dire sans crainte, la principale cause de la guerre civile que nous avons eue à déplorer il y a quelques années, et dont les tristes suites se feront sentir longtemps encore. C'est le fanatisme, jamais avoué, parfois adroitement dissimulé, mais réel et toujours actif, qui entretient partout un malaise profond, et qui pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Je le dis souvent : la religion et la religion seule pourra guérir les maux dont nous souffrons et conjurer ceux dont nous sommes menacés. Ah ! s'il ne fallait que le zèle, le dévouement et l'abnégation pour la faire triompher, je ne douterais pas du triomphe, car, grâce à Dieu, il me semble que ces vertus ne font pas défaut à nos missionnaires ; mais, en présence de tant de besoins, de tant d'ennemis puissants, que pouvons-nous avec notre pauvreté ? Vraiment, je sentirais mon courage défaillir, si je ne savais que le bon Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Mais j'ose conjurer tous mes frères en religion de nous aider par leurs prières et par les prières de leurs fidèles. Qu'ils nous obtiennent le secours de l'Immaculée Reine des Apôtres, de celle qui est toute-puissante

contre les hérésies; qu'ils la supplient de soutenir et d'encourager ses Oblats!

Excusez-moi, bien-aimé Père, et voyez toujours en moi un fils respectueux et soumis.

† VITAL, O. M. I.,
Evêque de Saint-Albert.

MISSION DU LAC PÉLICAN, DISTRICT DE CUMBERLAND.

Par deux lettres successives, adressées au R. P. SOULLIER, le R. P. BONNALD, missionnaire du lac Pélican, donne les intéressants détails suivants :

Lac Pélican, le 6 décembre 1889.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

A la veille de partir pour un long voyage vers la baie d'Hudson, où nous allons célébrer pour la première fois les belles fêtes de Noël, je vous adresse cette lettre, que le courrier de la Compagnie prendra en passant, pendant mon absence.

Veuillez avoir la bonté de demander pour moi, à Mme la Présidente de l'Œuvre apostolique de Paris, la faveur d'un envoi comme celui qui s'est perdu en 1884. Nous en avons grand besoin.

Un grand nombre de sauvages du fort Nelson, enrôlés jadis dans la secte des méthodistes, ont reçu la grâce de la vraie foi. Dans les différentes visites que je leur ai faites, j'ai reçu environ deux cents abjurations. Ils sont aujourd'hui de fervents catholiques.

Depuis longtemps je désirais avoir pour eux, dans leur pays, une chapelle où ils viendraient prier et être témoins de nos saintes cérémonies. Mais la caisse vicariale ne pouvant nous y aider, il a fallu attendre longtemps. Enfin, petit à petit, nous sommes parvenus à construire une cha-